A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OPUSCULES
IV
53
CH. POTVIN
CAROLINE
GRAVIÈRE
BIBL. RÈGIA
II
32673
A

GYLES A.
CHARLEROI

Digitized by Google

II
32673
A

Digitized by Google

Digitized by Google

CAROLINE GRAVIÈRE

PAR

CH. POTVIN

Extrait de la Revue de Belgique

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA COUR
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1878

TOUS DROITS RÉSERVÉS

EXEMPLAIRE D'AUTEUR

Digitized by Google

CAROLINE GRAVIÈRE

PAR

CH. POTVIN

Extrait de la Revue de Belgique

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA COUR
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1878

TOUS DROITS RÉSERVÉS

II 32.673 A 53

Digitized by Google

Bruxelles. Typ. de Mlle Weissenbruch, imp. du Roi.

Digitized by Google

CAROLINE GRAVIÈRE.

27 MAI 1821 — 20 MARS 1878.

Jeune fille, elle s'appelait Estelle Crevecœur. Depuis 1848, dans sa maison d'épouse et de mère, dans son salon de femme de lettres, ce fut Mme Ch. Ruelens. L'écrivain fut longtemps à adopter un pseudonyme : en 1837 (elle avait seize ans) ses *Méditations* portent son prénom : Estelle; en 1840, ses quatre premiers contes : *Histoires du peuple*, sont signés E. Urbain ; ses trois *Nouvelles méridionales* et sa *Servante du curé :* E. Raphaël; en 1845, nous trouvons une page importante : *Sarah*, par Camille Urbain. Ces œuvres sont inédites, elles datent d'avant son mariage. En 1865, son dernier fils courant seul, son premier livre put paraître; *une Histoire du pays* (plus tard *Sainte Nitouche*) avait pour auteur Michel Fleury. La *Revue trimestrielle* en était alors à sa seconde série; c'est là que l'incarnation définitive eut lieu ; *une Expérience in anima vili* y parut : Caroline Gravière était née.

Mais on ne peut jamais, et ici moins que jamais, séparer l'écrivain de la femme. Caroline Gravière était un tempérament nerveux, un esprit ardent et un cœur profond.

Ce qui est vrai pour la famille et pour les amis réunis dans une même douleur devant une tombe, doit l'être aussi pour la petite patrie et pour la grande république des lettres : à l'heure des adieux suprêmes, on sent mieux ce que l'on a perdu ; il semble qu'on ne comprenne bien une vie que

Digitized by Google

lorsqu'elle s'éteint, un talent que lorsqu'il disparaît. Les traducteurs, flamands, allemands et anglais, de Caroline Gravière, l'écrivain français qui s'est fait à Paris l'éditeur de ses Nouvelles, diront à l'étranger ce qu'elle valait. Faudra-t-il qu'on l'apprenne à son pays?

S'il le fallait, c'est au groupe d'écrivains dont elle fit partie et qui, après la *Revue trimestrielle*, lui donna la publicité de la *Revue de Belgique*, qu'appartiendrait ce devoir ; car ils sont de ceux qui aiment la patrie jusque dans les écrivains qu'elle produit, et les belles-lettres même chez leurs compatriotes qui y réussissent. Mais c'est bien plus pour nous tous un besoin de cœur de dire ce que fut Caroline Gravière.

Elle fut surtout une personnalité; dans sa jeunesse, on eût dit : une âme; on dirait aujourd'hui : une nature. Le foyer intérieur en elle était d'une profondeur et d'une activité qui étonnaient d'abord, puis intéressaient et captivaient, captivaient d'autant plus que, dans cette force originale, on sentait la trempe de la douleur.

Son père avait été notaire et s'était allié à une famille italienne. Les Triponetty étaient venus, dans le XVII^e^ siècle, établir une banque à Bruxelles. Un de leurs descendants, avocat au conseil de Brabant, fut en 1788 si bon « patriote » que ses adversaires l'appelaient l'infâme Triponetty ; il faisait des vers, quels vers ! Il eut trois filles, dont l'une, restée célibataire, ne quitta jamais sa sœur qui avait épousé le notaire d'Archennes, près de Seneffe : M. Crevecœur. Ce furent la tante et la mère d'Estelle et de la sœur qui lui survit.

Cette famille de cinq personnes, dont le chef a vécu presque autant que sa fille aînée, s'était retirée à Bruxelles, place de Saint-Michel, aujourd'hui des Martyrs, et y menait une vie bourgeoise, parcimonieuse et froide aux jours ordinaires, luxueuse aux jours de fête, inquiète et dévouée aux moindres souffrances. Beaucoup de familles soignent ainsi l'hygiène et l'instruction des enfants, sans songer à leur assurer la santé du corps et de l'esprit par l'exercice de toutes les facultés et la pleine possession de la vie.

Digitized by Google

On allait cependant au théâtre, au bal, au cirque établi place Saint-Michel et où la beauté d'un écuyer et son enlèvement firent tant de bruit que l'auteur de *Vieux Bruxelles* en rappelait le souvenir à près de quarante ans de distance. Mais, pour une imagination dont nous verrons la précocité et l'exubérance, l'existence acceptée par tant de jeunes filles semblait une sphère trop étroite; l'éducation rigide, à l'horizon borné, où dominaient les inquiétudes d'une mère et les « taquineries » d'une tante, devait paraître une prison, être comme une serre chaude.

La jeune fille en cage se jette à corps perdu dans l'étude et la lecture. Elle apprend l'espagnol, l'italien, l'anglais, le flamand, le latin [1]; elle a un professeur de français; elle prend des leçons de dessin, de peinture, et fréquentera bientôt l'atelier de Paelinck. Dans un roman inédit, où l'on sent des échos de sa vie, elle a dit :

« J'appris six langues, j'entassai dans ma mémoire toutes les digressions des philosophes, tous les rêves des poëtes. Des absurdités et des révélations... Nommez au hasard le livre classique que vous voudrez, je l'ai lu. J'ai flairé la pédanterie, allez! J'ai essayé sa cuirasse de papier... mais impossible de la garder une minute : mon cœur bat bien trop fort! » (*Sarah*, 1845.)

Bientôt, elle veut mettre de l'ordre dans ses lectures et pour ne jamais manquer de livres, « ne pas les dévorer tous en un jour.» (*Journal*, 17 septembre 1840.) Elle traduira Dante et Shakspeare, lira l'Arioste que lui enverra un de ses danseurs, lira surtout, mais en secret, les romans de l'époque.

Des lectures furtives ne peuvent guère être choisies. Un autre passage du même roman fait supposer qu'elles ne le furent point. Elles hâtèrent sans doute cette maturité, rare chez les femmes du Nord et que le sang italien de ses aïeux maternels ne suffit pas à expliquer.

« Il y avait là, dit Sarah, trois mille volumes, livres de philosophie, de droit, de théologie, de science; romans absurdes, magnifiques, infâmes; poésies diverses, passionnées, licencieuses, livres moqueurs. Je lus tout!... C'était là une belle méthode d'instruire

[1] Journal inédit, p. 47.

Digitized by Google

ma jeunesse, n'est-ce pas? Pour voir clair au milieu de la nuit de mon ignorance, c'était mettre en quelque sorte le feu aux quatre coins de mon individu. » (*Sarah.*)

Ces liqueurs fortes ne suffisent jamais et font que l'esprit exige toujours davantage :

« Laissons dire à ceux qui ont l'âme intacte : L'étude est une consolation infaillible, dit-elle en parlant d'elle-même. Pour moi qui me sens dévorer par ce mal dont j'alimente la source, je le dis avec effroi et sincérité : quand l'abîme est ouvert dans le cœur, il n'y a aucun moyen de le combler. (*Méditations. De l'étude,* 14 décembre 1838.)

Aucune lecture ne pouvant combler « l'abîme », la jeune recluse écrit ses *Méditations*, où l'on sent des effets de serre chaude avec des odeurs de romantisme. Les plus graves sujets y sont abordés avec des hardiesses qui s'ignorent : *Dieu*, *la conscience*, *la religion*, *la destinée*, *le doute*, *les mystères*, *la mort*, *le jugement dernier;* puis *l'égoïsme* et *l'espérance*, *les sacrifices* et *les misères humaines*, *les femmes*, *la mélancolie* et *le bonheur*, enfin *les passions* et *l'amour :* tels sont les principaux titres. L'enfant qui se croit femme et qui rêve d'être écrivain ne recule devant rien, à un âge où les jeunes filles apprennent la syntaxe.

Tous ces chapitres marquent les agitations prématurées d'un jeune esprit. Parlant de l'amour : « Alors commence et « s'anéantit l'existence, » dit-elle.

Puis :

« Que de lèvres impures le prononcent!... Que d'hommes austères le méprisent sans le connaître! Que de philosophes le définissent sans l'avoir jamais senti! Pourquoi l'égarement de la raison, le trouble des sens s'appellent-ils parfois amour? » (15 octobre 1838.)

Quelques-uns de ces chapitres sont consacrés directement à elle-même. Celui intitulé : *Mon cœur et moi* commence ainsi : « Il est un don du ciel dont on n'apprécie la valeur qu'en le possédant, c'est l'amour, » (3 août 1839.) Celui qui a pour titre : *Le dernier jour de mes seize ans*, termine cette

Digitized by Google

première période de sa vie en ces termes : « Que seront mes années futures si à seize ans je n'aime pas la vie? » (26 mai 1838.) Tous ces essais mêlent à l'affirmation d'une foi vive : « Malheur à qui ne croit point! » des élans de découragement, de prétendues expériences et des allusions à des désenchantements précoces : « L'amour peut encore embellir ma vie, la détruire, jamais ! »

Commencées le 7 janvier 1837, ces pages forment comme les premiers cahiers de son journal. Des thèmes italiens les continuent, par des lettres *A lui* où les aspirations de seizième année s'accentuent davantage dans une langue plus discrète. Souvent, en prenant la plume, dira-t-elle plus tard, elle ne sait si elle doit « traduire ses pensées en italien, en français, en flamand, en espagnol ou en anglais. » (19 février 1841.)

Capisci questo, dit la première lettre de cet idéal inconnu, non aver più de sedici anni, veder la vità aperta davanti di se, et metter la sua felicità presente et le sue speranze seguenti in uno sguardo! (il 2 maggio 1838.)

Bientôt Estelle commence ce journal de sa vie que Caroline Gravière ne devait abandonner que quelques jours avant sa mort, après y avoir noté une des péripéties de sa maladie dernière.

Les parents qui espèrent modérer par la compression une imagination dont l'ardeur les effraye, au lieu de lui ouvrir de prudentes soupapes, ignorent à quel point le manque d'expansion peut faire bouillonner une nature vierge : les rêves d'amitié et de passion ; la recherche au hasard d'un idéal, dans un homme qui passe ou dans un nom qu'on invente ; des lettres jetées au vent dont on attend la réponse pendant des années ; le rêve de rompre tout lien pour se jeter n'importe où : littérature, art, théâtre, couvent; l'idée de renoncer à l'amour pour le premier mariage d'intérêt qui serait la délivrance : « La liberté, c'est plus que l'amour d'un homme. —J'attends qu'on me tende la main... pour ne donner qu'un doigt de la mienne ; » —le cauchemar d'un désespoir précoce ou la tentation du suicide avant d'avoir vécu ! Révoltes de

Digitized by Google

l'imagination plus que du cœur, sans doute; jeux de plume du romantisme et non du scepticisme, mais situation délicate et qui n'est pas sans danger.

Celle qui devrait être Caroline Gravière donne à son imagination une carrière vertigineuse, où jaillissent des éclairs de réflexion et de bon sens.

« Ce qui est malheureux, c'est d'être si dissemblable de mon entourage! » (2 octobre 1840.) J'accepte la vie sérieuse, je fais le vœu (et j'espère avoir assez de force sur mon cœur si ardent, si tourmenté, pour le remplir) de n'apporter jamais la désunion et le trouble dans ma famille, de ne donner que le bon exemple à ma sœur, et de rendre à mon père, à ma mère, à ma tante, ce que je leur dois en affection, en reconnaissance, en estime. » (21 septembre 1840.)

Elle lit George Sand, après Mme de Genlis; elle lit les *Lettres d'un voyageur* et voudrait devenir l'amie de l'écrivain « première tête de la littérature » dont elle proclame « le génie », « sans être admiratrice passionnée, dit-elle, de ses principes et de ses novations ». Elle lit le *Compagnon du tour de France* et trouve ce livre « beau et dangereux ».

« Dangereux pour les jeunes imaginations, pour les jugements légers qui y trouveront la justification de ce que le monde condamne et de ce que le cœur approuve... Ce livre devrait être lu comme ouvrage sérieux plutôt que comme roman. Quelle mère ne tremblerait à l'idée de voir sa fille lever les yeux sur son tapissier ou son coiffeur, et s'écrier que ce sont là des spécialités méconnues! » (1er juin 1841.)

Les mesquineries l'irritent :

« L'ordre! la conduite d'une maison! l'économie! Mais ce n'est pas cela, bon Dieu! Vous vous trompez! C'est la défiance à sa plus haute expression et la méchanceté qui, faute d'aliment, taquinerait Dieu lui-même. » (4 septembre 1840.)

Après les résolutions de vie sérieuse et de respect pour ses parents, elle a ajouté :

« Cependant je conserve l'arbitre de ma volonté que je reconnais supérieure à leur expérience. Quand ils voudront s'opposer à moi dans ce qui sera juste et droit, je parlerai! » (21 septembre 1840.)

Digitized by Google

L'auteur de *Lélia* et des *Lettres d'un voyageur* n'aurait pas dit mieux. Mais dans tous ces rêves d'indépendance, où se montre bientôt la volonté d'être écrivain, le même esprit sérieux reparaît :

« Je me marierais, dit-elle, pour voir mes ouvrages, chers enfants de mes heures méditatives, imprimés; pour avoir un salon... Alors, ma jeunesse comprimée, mes vocations détruites, mes aspirations éteintes éclateront. Il me faut changer d'air et d'habitudes. Je dois respirer de nouvelles espérances, fussent-elles empoisonnées! Liberté! Célébrité! Vie conforme à mes goûts, habitudes distinguées dont j'ai l'instinct... Voilà le mariage... » (31 août 1840.)

En attendant, elle essaye la publicité sans le mariage. Une lettre, qu'elle tient en main avec autant d'émotion que si c'eût été « une lettre d'amour parfumée », a été envoyée à un libraire par l'écrivain de dix-neuf ans; cinq longues semaines se passent à attendre la réponse, et quand elle arrive, le journal ne porte à cette date qu'un seul mot : NON!

Une lettre à George Sand ne devait pas produire un meilleur résultat.

De petits succès cependant l'empêcheront bientôt de se décourager. Son professeur de français, M. Mauvy, publiait à Bruxelles un journal d'éducation : *le Bon Génie*, où il ouvrait un concours hebdomadaire pour des articles de ses abonnés. La jeune fille y réussit à plusieurs reprises sous l'anonyme, et c'est là qu'elle se vit imprimée pour la première fois. Ces articles n'ont pas été retrouvés.

Restait le mariage. Mais quand Estelle se mariera, après dix ans de « prison », elle oubliera l'impression des « chers enfants de ses heures méditatives » pour les devoirs de la femme et de la mère.

Le mariage n'est pas l'indépendance, c'est une seconde famille, flamande cette fois, à satisfaire ; c'est une famille à créer. C'est le devoir enfin, mais le devoir dans la possession de soi-même.

Une de ses œuvres de jeune fille, encore inédite (1845),

Digitized by Google

semble mettre en scène son caractère, esquisser d'elle un portrait qui, sauf quelques points poussés au relief, comme la laideur de Sarah, doit être vrai, devait rester en partie vrai pendant toute sa vie.

Un Parisien, obligé de danser chez son oncle dans une petite ville du Hainaut, choisit, de guerre lasse, une petite cousine d'un neveu de son oncle, dont l'air « fort simple et fort passif » ne lui permet aucune objection sarcastique. Son invitation est acceptée d'une manière brusquement originale qui pique son intérêt :

« Je regardai la singulière personne avec laquelle le hasard et mon oncle m'avaient mis aux prises... Elle était droite comme un jonc, petite à lui tendre la main, immobile comme une novice. A quelques pas, son visage se confondait avec les objets qui l'entouraient... De près, elle était laide, mais d'une laideur qui donnait à réfléchir. Elle aurait été belle, sans une pâleur mortelle...

« Je songeais à cela sans lui parler, pendant un repos, entre deux mesures, quand tout à coup, levant sur moi ses yeux qu'elle avait tenus jusque-là baissés, je rencontrai son regard. Toute la vie qui animait son être s'était réfugiée là!... »

« Ses grandes prunelles couleur agathe-claire, avec une pupille de velours noir, disaient la malice poussée jusqu'au sarcasme, en même temps que la douleur jusqu'au désespoir. Ils avaient le pouvoir de changer d'expression en une seconde et de s'adoucir jusqu'à promettre la tendresse d'une courtisane... »

Le Parisien, un peu gêné, recommence la conversation d'une manière banale, et l'esprit incisif de Sarah reparaît et provoque l'esprit parisien du héros :

« — Mademoiselle, vous êtes certainement la personne la plus originale que j'aie rencontrée. — Dans quel sens l'entendez-vous, monsieur? — Mais de la tête aux pieds et sans doute encore de la tête au cœur. Une robe noire au milieu de ces toilettes tricolores est une originalité implacable. — N'étant ni jolie, ni ridicule, ni coquette, il fallait nécessairement choisir un autre lot. — Et vous n'avez pas choisi le moins difficile à conserver: une repartie aussi spirituelle... — Ah! pas de sots compliments, je vous prie. Je ne vise pas à l'esprit pour plaire; je raille un peu, voilà tout, *pour me dérider le cœur.* »

Digitized by Google

Charles, la tête montée, chante, et l'on cause musique. Il s'excuse de ses premières impertinences ; la causerie continue, toujours piquante, et il en arrive à lui demander la permission de se présenter chez elle, pour faire de bonne musique, dans cette sotte petite ville.

« Ses yeux s'éteignirent, elle perdit toute la grâce coquette avec laquelle elle m'avait écouté et me dit d'une voix humiliée et triste : Je n'ai pas de chez moi, monsieur. J'ai été élevée par une tante chez qui je demeure et qui ne voit créature vivante si ce n'est moi, la servante et sa propre image reflétée dans le miroir. — Mais il y aurait moyen... — Ma tante tricote toute la journée et joue aux cartes avec sa servante tant que la chandelle brûle. Le moyen de changer de pareilles habitudes! — Et vous, que devenez-vous pendant ce temps-là? — J'étudie le jour et je rêve la nuit. — Cette vie à votre âge... — Est un parti pris, interrompit-elle brusquement. »

La conversation continue, on parle d'amour.

« Rêveuse comme vous semblez l'être..., que pensez-vous de l'amour platonique? — Infiniment de mal. Je le méprise comme un traître qui change de nom, répondit-elle en éclatant de rire. — Ainsi, si vous étiez aimée, si vous aimiez, ce ne serait pas de cette manière mystique? — Ce serait avec toutes les facultés de mon être à la fois! Mais pour moi, l'amour, c'est l'impossible, ajouta-t-elle en me lançant le plus étrange des regards...

« Nous en étions là de cette causerie commencée en raillant, et qui se terminait presque par des confidences, quand une espèce de matrone, dont je n'avais pas remarqué la présence, se leva du coin où elle dormait sans doute, s'enveloppa d'un manteau de ratine et fit signe à la jeune fille de s'approcher. Soit que la conversation l'absorbât, soit qu'elle n'eût pas voulu apercevoir le signe du départ, elle ne bougea point. Alors, cette vieille créature tourna vers nous un visage de carlin... et dit d'une voix que les vieilles filles ont seules : Ma petite Sarah, voilà deux heures que vous êtes ridicule, c'est assez. »

De cette jeunesse, avec « son trophée de déceptions, » Caroline conserva deux choses : un culte et un sentiment profonds de l'amour-passion, et une haine des préjugés qui entravent le développement de l'être humain, un besoin de

Digitized by Google

flageller ou de ridiculiser les petites tyrannies et les travers de la famille bourgeoise, dont elle souffrait d'autant plus qu'elle en avait reçu de la nature ou acquis dans ces épreuves les qualités d'ordre, de travail, de devoir, que, dès l'âge de dix-neuf ans, elle résumait en deux mots : « la régularité de la conduite et *la pensée de bien faire s'adaptant à tout.* » (*Histoires du peuple, le Galérien*, 1840, inédit.)

Je dois m'arrêter sur le seuil de son journal. Rien n'est plus délicat que de pénétrer dans ces sortes de confidences qu'on se fait à soi-même, sans doute parce qu'on n'oserait les adresser à sa mère ou à sa fille. En y touchant, on éprouve la subite réserve qui fait reculer quand on surprend deux amis dans un entretien intime dont on craint de saisir malgré soi quelques paroles. Plus tard, lorsque les générations ont passé, que les personnes qui peuvent être mises en cause sont oubliées, que les gens qui s'amusent à écouter aux portes ont disparu et que l'écrivain a grandi dans l'intérêt public, on peut chercher, dans les mémoires de sa vie, une explication plus exacte, plus humaine, de ses œuvres. Qu'importent alors les jugements ou les révélations qui s'y trouvent? Ses amis étaient habitués à l'échange d'un libre-parler original, et la malignité des ennemis ne se transmet pas aux générations nouvelles. Si donc aucune de ces pages n'appartient aux intéressés d'aujourd'hui, toutes me semblent devoir être léguées à l'impartialité de l'avenir. On y verra la flexibilité de sa plume, la multiplicité de ses lectures, l'étendue de son horizon, le caractère de ses jugements artistiques et littéraires, le croquis de son époque. Alors, un biographe respectueux pourra étudier les influences nouvelles qui ont agi sur une nature trop puissante pour rester toute sa vie sous la domination de ces révoltes de jeunesse; alors, on pourra présenter dans le détail la vie intime d'un écrivain dont il doit nous suffire aujourd'hui d'avoir constaté la précocité et l'exubérance.

C'est dans ses œuvres désormais que nous aurons à chercher Caroline Gravière.

Digitized by Google

II

La première qualité de l'écrivain est cette spontanéité qui fait qu'il ne procède que de ses impressions, ne suit que sa pensée et ne cherche pas son style. Avec le feu de l'âme que nous avons vu à la jeune fille et que les péripéties de la vie ne pouvaient qu'attiser chez la femme, on n'est pas longtemps d'une école. Quoique Caroline Gravière eût beaucoup lu M^me^ de Genlis, aimât fort George Sand, adorât Balzac, elle s'était affranchie de toute imitation, et le genre de courtes nouvelles où elle excellait marque déjà son individualité.

L'art a partout besoin de cet élément de perpétuelle rénovation : l'originalité. En Belgique, il y a plus de motifs encore de résister aux attractions étrangères, pour un peuple qui doit maintenir ses droits, former ses mœurs selon son propre génie. Caroline vit passer bien des engouements, dut sourire à bien des recherches; elle ne fut jamais de ceux pour qui le mot est dieu, que l'effet matériel satisfait et qui se font un idéal du relief d'une forme qui étonne ou d'une mise en scène qui frappe. Il lui suffisait que sa pensée jaillît avec l'éclat qu'elle comportait, valût la peine d'être exprimée, prît ses développements naturels, et elle arrivait ainsi à la vérité, à l'intérêt, au style.

Sa forme avait des vigueurs, mêlées d'hésitations : éclairs sortant de nuages. Peut-être avait-elle été trop bercée dans l'étude des langues, trop nourrie des littératures étrangères, pour posséder toujours le génie de la langue française, si délicate et si logique, et en avoir fait sa langue maternelle. Par moments, le mot se trouble, les images prennent des tournures exotiques, les détails de l'idée vont en zig-zags au lieu de suivre leur déduction naturelle. Mais, sous l'impression d'une vision nette d'un objet, d'un paysage ou d'un caractère, sous l'impulsion d'un sentiment ou d'un enthousiasme, le style devient d'une puissance artistique ou philosophique, d'une âpreté ou d'une hauteur qui saisissent.

Digitized by Google

Elle aimait aussi à peindre son pays : ses paysages, ses villes, ses mœurs d'hier et d'aujourd'hui, tout ce qu'elle y connaissait, aimait ou détestait, et ce fut un nouvel élément d'originalité.

Mais l'art n'était pas tout pour elle. L'idée en est l'indispensable matière. Quand elle écrivit ses premiers contes, la vogue des sujets scabreux régnait, le roman semblait destiné à satisfaire les curiosités les plus malsaines et n'être écrit que pour ce public qu'on devait appeler bientôt le demi-monde. Il n'y a évidemment à condamner de ce genre que les abus et les erreurs. Dans plusieurs pays, principalement en Angleterre, le roman s'arrête encore devant une série de questions qu'on ne peut cependant pas résoudre en les écartant. Telles sont la religion et le repos du dimanche, le droit d'aînesse et le respect dû au chef de famille, la mésalliance, même l'adultère. Les écrivains anglais laissent bien percer leurs sentiments; ils n'abordent jamais en face ces nids de préjugés : l'opinion leur impose un respect de pure forme qui rend l'art complice de ce qu'il y a de conventionnel, de faux, de vicieux dans les mœurs. Les romanciers ne sont pas autorisés à lever la pourpre que ce peuple libre veut étendre sur ses inégalités et ses hypocrisies. La littérature française, fille de la révolution moderne, n'accepte pas ces compromis, ne reconnaît à rien ces immunités, veut lever tous les masques, sonder toutes les plaies, dénoncer toutes les oppressions. C'est là une supériorité que nul ne pourrait contester si la mission réformatrice n'était pas si souvent trahie, le droit outrepassé, le but manqué dans des œuvres qui semblent bien plus exploiter le mal que le combattre.

Caroline Gravière « dévorait » ces œuvres qui répondaient par bien des points aux tourments dont, bien jeune, elle se plaisait à « alimenter la source ». Elle en accepta le genre, en scruta le but, en prit le ton. Elle n'était pas femme à n'oser se placer au beau milieu d'une situation équivoque; n'a-t-elle pas commencé deux de ses meilleures nouvelles ainsi : « J'étais l'amant de M^me^ Dollins, la femme de mon patron, et, sauf le mari, tout le monde le savait. (*Choses*

Digitized by Google

reçues.) — Elle avait tout quitté pour le suivre : son pays, sa famille, son mari et ses deux enfants! » (*Sur l'Océan.*) Mais, en s'emparant de l'entière liberté des lettres, en ne reculant devant aucun problème, et sans tomber dans les banalités honnêtes et ennuyeuses, elle tint ses analyses les plus hardies dans une sévérité morale pleine de hauteur autant que de passion. J'ai pu, quand elle vivait encore, l'appeler la moraliste belge [1] et le mot a été répété après sa mort [2].

Cette double originalité la distingue d'abord. C'est l'indépendance de la forme et de la pensée.

Le nom de moraliste suppose, dans les œuvres littéraires, le don de l'observation, avec des principes qui permettent de juger ce qu'on observe et un but qui règle l'usage qu'on fait de ce qu'on a vu. Caroline Gravière avait l'œil du peintre et l'esprit du penseur avec le pinceau de l'artiste.

L'idée générale qui sert de trame à son œuvre est la défense de la vie moderne avec ses vocations libres, dans l'art et dans l'amour, contre les préjugés survivant au passé et les petitesses renaissantes du présent. Elle a dû beaucoup souffrir de se sentir comme sous le boisseau avec une flamme au cœur. Dès l'âge de dix-neuf ans, craignant que ses essais fussent surpris par sa mère et sa tante, elle s'écriait : « Qu'elles tremblent en me voyant tant de puissance pour porter les épines de ma couronne! » Et l'on a pu dire, pour résumer sa vie, qu'elle avait « la passion du tourment moral. » Tout ce qui touchait, de près ou de loin, à elle ou aux siens, à sa liberté ou à celle d'autrui, à la haute idée qu'elle se faisait de l'existence et de l'amour, lui était ennemi. Avec violence, avec aigreur, elle sentait, repoussait, vengeait ces offenses qui lui semblaient personnelles, et son cœur saignait de tous les attentats contre l'esprit et le cœur humains.

De là deux éléments littéraires qui se mêlent dans ses

[1] Séance de la classe des lettres de l'Académie, du 4 mars. (*Moniteur* du 15 mars.)

[2] « S'il fallait lui trouver un nom, ce serait moraliste, etc. » (Cam. Lemonnier, *l'Artiste*, 31 mars.)

Digitized by Google

œuvres : la guerre aux travers bourgeois et aux préjugés gentilshommes, et la peinture, le panégyrique de la passion.

D'abord, elle porta dans la satire un procédé où la crudité des types, dénonçant une vindicte personnelle, altère la vraisemblance. Sa première œuvre publiée : *une Histoire du pays*, serait évidemment meilleure si elle se bornait au contraste bien inventé de personnages bien analysés. Mais une belle-mère y est présentée comme un monstre de ruse, tandis que le seul choc des caractères et des intérêts eût suffi à tout. L'auteur a réussi sans doute à mettre au pilori une intrigante qu'un petit nombre d'initiés aura reconnue sous le nom de Sainte-Nitouche ; mais le but de l'art a été dépassé.

L'*Énigme du docteur Burg* laisse deviner de même un fait, vrai peut-être, mais qui ne pouvait le paraître qu'à la condition de n'être pas dépouillé de tout ce qui l'expliquait.

C'est là le danger des lambeaux d'histoires vraies, mis en roman : on doit changer les professions, déplacer les personnages, déguiser certaines nuances, négliger tout ce qui serait une dénonciation directe, et la ressemblance échappe, le portrait n'est qu'une chimère. Tant l'art, obligé aux observations exactes, aux fortes analyses, aux études sur nature, ne peut créer rien que par la synthèse !

Parmi les nouvelles qui s'attaquent directement aux travers de la noblesse ou de la bourgeoisie, il en est aussi, comme *Gentilhommerie d'aujourd'hui*, qui poussent la satire en dehors des choses croyables. Mais l'auteur nous montre avec vérité, avec rigueur : la lutte d'une vocation artistique contre les préjugés de famille (première partie d'*un Paradoxe*) — ou les impudences d'une femme qui « marche précédée d'une particule » à se jouer d'un cœur d'homme (*le Sermon de l'abbé Goyet*) — ou les ridicules des filles à marier et des parents qui ont de ces filles ; (*une Parisienne à Bruxelles*) — ou l'égoïsme après la possession ; (*un Lendemain*) — ou les lâchetés de l'abandon, suivies des roueries d'une conquête nouvelle (*un Héros*) ; — ou la rancune de la vieille fille contre un mariage d'amour, rancune qui survit à la prétendue coupable et se perpétue contre son orpheline ; (*Le bon vieux*

Digitized by Google

temps) — ou la puissance des idées de caste sur un esprit, si généreux qu'il soit né, qui en a pris le pli; (*une Expérience in anima vili*) — ou la domination de ce préjugé, même sur les cœurs les plus dévoués dont les sacrifices et le martyre le condamnent plus que tout le reste (*la Servante*).

Dois-je le dire : j'aime moins la partie satirique que l'analyse des passions dans ces œuvres. Il est si difficile de peindre les mesquineries en restant artiste et force est bien de ne pas poétiser ce qu'on veut mettre au pilori! Caroline Gravière a l'observation indignée de ces bassesses ou de ces nullités, et le mordant du style qui les déchire : « la malice poussée jusqu'au sarcasme. » Ses mots emportent la pièce comme de fortes lanières, et elle ne néglige pas de marquer le contraste par des figures aimantes, des portraits pleins de grâce et des mots d'une charmante fraîcheur.

Rien ne surpasse cependant ses analyses de la passion.

Trois de ses plus courtes nouvelles suffiraient à montrer sa puissance de pensée et de style.

Jacques a séduit sans amour la femme de son patron. Ce fut une œuvre de démoralisation profonde, que l'auteur détaille et burine. Jacques comptait la pervertir pour lui seul, dans la mesure qui lui convenait, pas plus loin, pas pour d'autres. De tels calculs seraient trop faciles! L'élève distance et effraye le maître. Elle va se perdre, lui dit-il, comme s'il ne l'avait pas perdue. Rien n'y fait, et cette première conséquence de la séduction n'est pas la seule; corrompue, elle lui échappe, le laisse à ses jalousies de vanité, à ses remords après coup, à ses craintes d'homme qui ne veut pas rompre avec tout honneur. Mais qu'importe ce qu'on veut? C'est ce que l'on a fait qui compte, et ses actions continuent à produire leurs fruits naturels. Sa maîtresse se compromet; le mari, qui n'a pas soupçonné un premier amant, découvre le second, et quoi de plus simple qu'il prenne pour témoin d'un duel son stagiaire, devenu son ami? Alors, la situation de Jacques devient cruelle : recevoir la confidence d'une noble douleur, dont il est la première cause; être obligé d'assister à la vengeance d'un crime, qu'il a commis avant

Digitized by Google

tout autre ; et, pour que rien n'y manque, voir tuer le mari par le second amant dont il est jaloux ! Le *héros* n'y peut tenir : « Vous n'ignorez pas que c'est à présent mon tour ! » crie-t-il, et il tombe bientôt, blessé, près du mari mort. Qui apaisera désormais cette existence troublée ? Le prêtre, appelé à son lit de fièvre, n'y comprend rien. Elle ! il ne guérit que pour la voir s'enfoncer dans l'ornière qu'il lui a creusée. Il lui reste : « la ressource du Juif-errant condamné à rester sur la terre sans y vivre. »

Est-il besoin de faire remarquer la logique serrée et vengeresse de cet engrenage ? Ce conte est intitulé : *Choses reçues*. Il a paru d'abord dans la *Revue trimestrielle*.

Après le vice, voici l'amour. Maurice est peintre ; sa mère lui a ouvert la voie avec toutes les intelligences et tous les dévouements ; mais elle ne comprend que l'amour légitime. Or, son fils aime ; une idylle l'a conduit au bonheur secret, Marie a cru en lui. « Les mères ne supposent guère que leurs fils puissent avoir séduit une fille honnête, leurs fils ne sont coupables que de s'être laissé prendre. » Ce qui fait que la mère vertueuse va tuer un noble amour, d'un mot : *une maîtresse*. Bien des fois Maurice veut faire appel à sa conscience, à sa raison, à son cœur. Il n'a pour réponse que les préjugés de la vertu et les pleurs d'une mère. « Les mères devraient y prendre garde, s'écrie-t-il ; un homme est capable de préférer sa mère à sa conscience ! » Et déjà — coup d'œil audacieux jeté dans le cœur de l'homme — l'effet se produit : le mépris de celle qu'il aime, éclatant dans l'attitude et dans les paroles de sa mère, a commencé à démoraliser l'artiste. Désespérant d'épouser son amie, il en fera sa victime. Et voilà qu'il la dégrade, comme à plaisir, et que, dans la rage de s'étourdir, il l'affiche, la compromet, lui fait prendre des toilettes et des mœurs de la seule classe de femmes qu'on ait le droit de mépriser. « En l'accusant de m'avoir corrompu, on m'avait poussé à la déshonorer. » L'intimité de la vie de famille, la vie à cœur ouvert, perdues entre cette mère et ce fils, demandaient un holocauste : l'amant y sacrifie l'honneur d'une femme dont il a reçu le dépôt avec des serments d'amour.

Digitized by Google

Dès lors, la séparation est bien facile, un voyage de peintre l'a préparée, un autre amour la rend urgente : « Si des gants serrent trop, on les déchire ! »

Mais « les hommes sont tout étonnés quand, croyant n'avoir brisé qu'un jouet, ils se trouvent avoir brisé un cœur. » La séparation est facile, ce n'est pas Marie qui y mettra obstacle : la victime est dévouée jusqu'au martyre. Qu'y a-t-il donc à craindre ? Rien... que la conscience de cet homme. Tout allait donc au mieux, lorsque la mère vertueuse apprend que son fils obéissant, son unique fils, se meurt. Il allait se mettre à peindre lorsqu'un journal, ouvert machinalement, lui a fait jeter un grand cri, et il est tombé sous le coup d'un délire qui menace sa vie. Ce journal annonçait le suicide d'une jeune fille abandonnée. Ce n'était pas elle, mais il l'a pensé, et la mère va perdre son fils; son dévouement, la science des médecins, l'amour d'une vierge n'y peuvent rien. Leur victime seule peut le sauver. Elle le sauvera : il verra qu'elle n'est pas morte, elle verra l'éclair de l'égoïsme sortir du cœur d'un homme, même au réveil du délire des remords, et elle en sera plus forte pour suivre les conseils de l'honneur et la route du travail.

Cette courte nouvelle, publiée d'abord dans la *Revue de Belgique*, a des mots qui président, comme des juges, à une situation cruellement vraie. Et qui ne maudirait ce préjugé de la vertu qui manque de faire d'une mère parfaite le bourreau d'une noble femme et presque l'assassin de son fils?

Sur l'Océan, qui n'a paru que dans la *Revue de Belgique*, montre mieux encore les côtés puissants de ce talent. Dans une époque tourmentée de romanesque comme celle qui ne commence pas à *Werther* et ne finit pas à *Madame Bovary*, bien des femmes, et des plus honnêtes, ont dû se trouver en présence de ce dilemme : tout sacrifier à une passion que le divorce peut sanctionner — ou se sacrifier tout entière au monde et à la famille. Celles qui ont pris le premier parti ne reviennent pas nous dire si le bonheur trouvé a répondu à l'espérance qui les a emportées. Les autres cachent, dans les

Digitized by Google

profondeurs les plus discrètes, un rêve qui peut y devenir d'autant plus beau qu'il n'a pas été réalisé. Supposez-le satisfait au delà même de ces visions d'un grand cœur exalté par le sacrifice. L'absorption d'une femme dans l'homme aimé n'aura jamais peut-être été mieux rendue que dans les premières pages de ce petit conte. « Cette femme n'avait jamais ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid, ni sommeil : elle avait son amour. » Et pour que rien ne manque à cette passion réussie, un mariage, après divorce, vient y ajouter « quelque chose de filial, quelque chose qui ressemblait à du respect. »

C'est alors que devant l'amour sublime apparaît la morale éternelle. Écoutez ce ton qui semble placer le roman dans la chaire :

« Cependant, le vent d'Europe apportait quelquefois sur « sa grande aile noire une ombre sinistre qui descendait sur « le front de Pauline : l'impunité complète ne pouvait la « défendre contre toutes les atteintes, et celles de ses souve- « nirs étaient implacables, étant lois de nature. »

Mme Martel pensait à ses enfants ; car, pour obéir à sa passion, elle avait « volé une mère à deux enfants ! »

L'heure du châtiment ne tardera pas à sonner. Un motif, n'importe lequel, force Pauline à retourner en Europe, et le drame va se jouer sur l'océan. La mère y retrouvera sa fille, sa fille mariée et mère ; elle adorera sa petite-fille, et l'on sait tout ce qu'il y a d'émotion dans cet amour maternel à la seconde puissance. Mais elle entendra Adrienne confier à une amie les souffrances d'une famille sans mère : la mort de son frère, le règne d'une belle-mère ; elle-même, ne connaissant « que l'ombre d'une famille », perdant un mariage d'amour que fait manquer le souvenir de la faute de sa mère, forcée à un mariage de raison, et ne pardonnant pas à la coupable.

« — Cependant, ma chère, lui dit son amie, le divorce et « le second mariage de tes parents ont beaucoup diminué la « gravité de l'événement.

« — On ne divorce pas d'avec ses enfants ! »

Digitized by Google

Mis ainsi en présence, rien ne rapprochera ces êtres unis par la maternité, mais séparés par la passion; rien, pas même le plus terrible accident, comme le choc de la *Ville du Havre*, leur navire, troué par le *Loch-Earn;* pas même l'intrépidité de Pauline, qui sauve du gouffre l'enfant de sa fille et la rend à Adrienne, folle de douleur de l'avoir perdu. Rien!

Après cet acte d'héroïsme, la mère n'ose pas encore regarder sa fille, qui baise cependant sa robe en pleurant. Tremblante, elle essaye de lui parler de sa mère.

« — Non, non, dit Adrienne, toujours à genoux devant Mme Martel et se cachant le front, ne prononcez pas le nom de ma mère, il porterait malheur à mon enfant!

« — Qu'était-elle donc? reprit l'autre avec une singulière résistance.

« — Une misérable! »

S'il est une femme atteinte de cette passion tenace qui survit à son immolation et se plaît à se perpétuer dans les souffrances du devoir accompli, qu'elle lise ces pages, elle y trouvera son rêve, plus beau peut-être qu'elle n'avait osé le faire avant d'y renoncer, mais elle sentira un baume sur sa blessure en comprenant la sainteté de son sacrifice.

Nul genre n'est plus facile à la médiocrité, ne prête plus à des succès d'un jour comme le roman banal, le conte de pacotille, réduit à des aventures ramassées ou inventées au hasard, mises en scène avec d'adroites ficelles et un style *ad hoc*, et dont s'accommodent les lecteurs, les journaux et les revues. Pour traiter la nouvelle comme ces trois œuvres, il faut avoir jeté des regards bien profonds dans la vie, en avoir senti bien vivement l'idéal, bien durement les réalités, et juger les hommes avec la clairvoyance de ceux qui ont souffert.

Caroline Gravière a moins réussi dans des œuvres plus étendues. Serait-ce que l'inextinguible passion qui la portait à écrire ne lui laissait pas la liberté d'esprit pour embrasser un large ensemble, dans l'équilibre de ses facultés, ou que son avidité de lectures nouvelles, qui lui fit étudier l'allemand dans un âge avancé, après tant d'autres langues, lui

Digitized by Google

fît négliger les études de cet art d'agencement et de conception? Balzac a ainsi des romans qui commencent par une analyse profonde et qui vont bientôt à la dérive d'inventions mélodramatiques. Une autre cause devrait s'ajouter à celles-là : Quand elle reprit la plume, il ne lui fut plus possible d'admettre des dénouements heureux. La mort de deux enfants, des sacrifices pénibles, des ruptures cruelles, des déceptions amères, une maladie incurable, que sais-je? lui avaient donné cette répugnance ou ce parti pris. Elle ne s'était pas courbée sous la destinée, elle s'était raidie. C'est pour cela sans doute que *Sarah* ne parut jamais, que la fin d'*un Paradoxe*, heureuse dans le premier manuscrit qui en reste, a été transformée, et que l'*Énigme du docteur Burg* a négligé un beau sujet : le contraste entre les amours faciles, promptes à la satiété, et l'amour vrai dont les pudiques abandons consacrent la femme aimée et éternisent le bonheur.

Après bien des œuvres, pour ainsi dire personnelles, où déborde l'amertume, où éclate la passion, Caroline Gravière avait abordé des récits plus désintéressés. Le nouveau problème de son art était de faire passer dans ce genre nouveau les vigueurs d'idée et de style qu'elle devait à une expansion spontanée de sentiments. De cette catégorie sont : *Vieux Bruxelles* et *la Servante*, que ses traducteurs flamands, anglais et allemands, ont préférée.

Quelques contes inédits compléteront l'œuvre, sans y ajouter ni la transformer. Le journal de sa vie entière (1837-1878) la montrerait sous un jour nouveau sans doute. Mais ses mémoires, aussi bien que ses confidences reçues dans l'intimité, doivent être fermés longtemps, non pour toujours.

Nous en savons assez pour pouvoir résumer sa vie, avant de la voir s'éteindre. Sa jeunesse, nous l'avons esquissée : on dirait toute une époque de romantisme : *Werther*, *René*, *Oberman* et *Manfred*, *Corinne*, *Mme de Nucingen* et *Lélia*, bouillonnant dans un cerveau d'enfant précoce. Sa vie de femme fut remplie par ces deux choses : la maternité, la littérature. Pendant trente ans, on a pu la voir dirigeant une maison, instruisant elle-même sa fille; prête à

Digitized by Google

tout, sans craindre les contradictions, pour la fortune et le bonheur de ses enfants; ayant deux familles de parents à satisfaire, mais ferme pour les siens et ne sacrifiant qu'elle-même. Puis, quand tout était en règle, ses comptes tenus, sa correspondance faite, l'écrivain ouvrait sa porte, le jour, à l'étude et au travail littéraire, le soir, à un cercle d'amis. Dans ce salon ont passé bien des personnages, savants, poëtes, proscrits, de tout pays, de toute robe, de toute taille, de tout parti; là se sont contractées bien des amitiés durables, en tête desquelles j'aime à placer un artiste, Van Moer, un philanthrope, Visschers, un démocrate, Félix Delhasse, et j'oserai ajouter : un poëte.

Dans ses essais de jeunesse, elle avait comparé ses tourments dans le goût romantique, à un cancer moral. Ce mot écrit là fait frémir. Car cette mère, toujours au poste, cet écrivain toujours fécond, portait un mal physique qui la rongeait. Dans les premiers jours, elle eût pu se faire enlever l'horrible parasite, mais c'était s'exposer à la mort, et tant qu'elle se sentait utile à ses enfants, elle voulut assurer sa vie, plus de vingt années de vie, au prix d'une oppression cruelle. Tout ce qu'elle a donné de soins à sa famille, tout ce qu'elle a publié d'œuvres littéraires a été fait avec ce vautour au cœur.

Lorsqu'il y a deux ans environ, tout retard devint mortel, sa constance à subir les opérations égala sa fermeté à les ajourner. Il était trop tard; le mal avait des racines de vingt années, il devait triompher des soins admirables d'un grand praticien [1], dont elle se plut, entre deux crises, à marquer les nobles sentiments dans une histoire d'enfant : *la Vocation du docteur.*

Le 20 mars 1878, elle s'éteignait sous la lente étreinte du vampire.

Il y a bien vingt-cinq ans, l'occasion s'offrit aux époux d'habiter Paris. Mais cette indépendance qu'elle avait rêvée dans le mariage n'existe guère. Deux familles s'inquiétèrent,

[1] Le docteur Bougard.

Digitized by Google

au lieu d'une. Dans son premier conte, elle avait représenté un prêtre savant, tout à ses devoirs, ne consacrant que des heures perdues à une œuvre qui ne devait l'illustrer qu'après sa mort, et elle avait dit : « Cette espérance le faisait plus tressaillir que la perspective de l'éternité bienheureuse. » (*Le Galérien*, 1840.) Elle aussi dut tressaillir à l'idée d'aborder la littérature sur cette grande scène. Son œuvre à Paris eût été tout autre. Eût-elle été meilleure? Elle eût été sans contredit plus nombreuse et plus connue. Caroline Gravière sacrifia alors la chance d'une réputation européenne.

Que de fois aussi ne dut-elle pas sourire à l'espoir d'honorer au moins sa patrie, dont elle se plaisait à peindre les sites et qu'elle réclamait « le droit d'aimer, sans partialité, à droite et à gauche, » en Flandre et au pays wallon. (Préface du second volume des Nouvelles.) Mais ceux qui voudraient reprocher à son pays de lui avoir ménagé l'attention avec trop de parcimonie, à la grande presse d'avoir montré devant sa mort une indifférence inique, ne doivent pas oublier les grandes satisfactions, les jouissances d'esprit, les apaisements, les élévations de cœur que l'art procure par lui-même. Dût vivre signifier souffrir, Caroline Gravière a vécu de cette existence supérieure de la pensée et de l'art, où l'on met tout son être, que les plus vives passions alimentent, où de viriles amitiés apportent leur part, et que la gloire ne couronne qu'après la mort ; elle se survit dans bien des cœurs et dans quelques livres ; des amis ont pleuré devant son lit de mort : sa vie a été remplie. Ceux qui sont à plaindre, ce sont ceux qui n'ont ni aimé, ni souffert, ceux dont le cœur n'a point de flamme et dont l'esprit, vivant à l'étranger, n'a point de patrie.

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE

La REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois, dans un format grand in-8° sur papier vélin.

Chaque livraison contient plus de 100 pages de texte : *Roman, histoire, science sociale, poésie, etc.*, ainsi qu'une série, aussi complète que possible, de bibliographies belges et étrangères.

COMITÉ DE LA *REVUE DE BELGIQUE*.

MM. Alp. Callier, professeur à l'Université de Gand.

Émile de Laveleye, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége, rue Courtois.

le comte Goblet d'Alviella, conseiller provincial du Brabant.

Charles Potvin, ancien directeur de la *Revue de Belgique*, à Bruxelles, rue Lens, 28.

J. Stecher, professeur à l'Université de Liége.

Eugène Van Bemmel, professeur à l'Université libre de Bruxelles, ancien directeur de la *Revue trimestrielle*, à Bruxelles, 25, rue St-Lazare.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google